

Le militantisme féministe à Québec : Organisation alternative au croisement avec les masculinités

Clara Gargon

Étudiante au doctorat en anthropologie de l'Université Laval

RÉSUMÉ

Le but de cet article est de proposer une piste de réflexion sur les possibilités de reconfigurer l'organisation des associations féministes au Québec dans le but de favoriser une diversité genrée. L'inclusion d'une plus grande diversité genrée offrirait de nouvelles avenues autour des objectifs politiques et identitaires du mouvement féministe, celui-ci pouvant s'apparenter à un mouvement dynamique qui s'adapte au contexte socioculturel. Afin de mener à bien cette reconfiguration, je suggère d'abord d'analyser le mode d'organisation des associations à travers une perspective genrée. Ce choix permet d'interroger la place de la catégorie femme, utilisée pendant longtemps par les associations féministes pour revendiquer leurs droits, et de considérer l'intégration des hommes dans les associations féministes à travers les études sur les masculinités. Ensuite, je soumetts l'idée d'intégrer le concept d'intersectionnalité qui permettra de considérer les diverses relations de pouvoirs existantes entre les membres de l'association. Ces clarifications démontreront ainsi de potentielles voies de reconfiguration en proposant une boîte à outil conceptuel adaptée dans le contexte spécifique du Québec.

Mots-clés : féminisme, militantisme, genre, masculinités, Québec

ABSTRACT

The purpose of this article is to offer a line of thought on the possibilities of reconfiguring the organization of feminist associations in Quebec to promote gender diversity. The inclusion of greater gender diversity would open new avenues around the political and identity goals of feminism, which could resemble a dynamic movement that adapts to the socio-cultural context. To carry out this reconfiguration, I suggest first analyzing the mode of organization of associations through a gender perspective. This choice makes it possible to question the place of the woman category, used for a long time by feminist associations to claim their rights, and to consider the integration of men into feminist associations through studies on masculinities. Then, I propose the idea of integrating the concept of intersectionality which will allow to consider the various power relations existing between the members of the association. These clarifications will thus demonstrate potential avenues of reconfiguration by proposing a conceptual toolbox adapted to the specific context of Quebec.

Keywords : feminism, activism, gender, masculinities, Quebec

Le militantisme féministe à Québec : Organisation alternative au croisement avec les masculinités

Le mouvement féministe... l'histoire de son ascension et de ses multiples transformations a fait couler beaucoup d'encre dans les champs des sciences humaines et sociales pour le voir s'imposer aujourd'hui comme l'un des mouvements sociaux dominants des sociétés occidentales (Descarries, 2005). Les objectifs du projet féministe, alimenté par la volonté de faire progresser la condition des femmes (Maillé, 2000), se sont développés pour s'adapter aux différents contextes socioculturels et historiques. Dans le cas du Québec, le contexte politique autour du multiculturalisme depuis les années 1980 a signifié le rejet de l'assimilation et la valorisation de la diversité culturelle (Lépinard, 2015). L'ambition de proposer un féminisme pluriel et diversifié s'impose alors comme objectif principal au Québec en ciblant les fondations mêmes de l'organisation des associations féministes. Mais de quelles formes de diversités devons-nous parler et pourquoi ?

L'inclusion d'une diversité peut signifier de nombreuses dimensions sociales telles que la race, l'ethnie, la religion, etc. Or, je propose de centrer mon analyse autour de la dimension du genre, ce qui sous-entend cibler mon attention sur la notion de diversité genrée, dans l'inclusion de l'organisation de l'association féministe. En parallèle, je propose d'utiliser le concept fondamental d'intersectionnalité qui représente au sein des cercles universitaires féministes européens « the brainchild of feminism and gender studies » (Bilge, 2014, p. 1). Par ailleurs, je souligne également l'importance d'utiliser l'intersectionnalité dans le contexte québécois actuel afin d'estimer les spécificités historiques des formations sociales pour éviter le piège du réductionnisme (Bilge, 2010). D'après ces considérations, cet article propose de répondre à la question : *Comment le concept d'intersectionnalité se déploie-t-il au croisement du mouvement féministe et des masculinités à travers une perspective genrée en anthropologie ?*

L'objectif de cet article est de proposer une brève revue de littérature sur les différents concepts gravitant autour de la question de recherche dans le contexte québécois, soit l'intersectionnalité, le mouvement féministe et les masculinités. Il sera d'abord question de la présentation du concept d'intersectionnalité avec une première

explication de ses origines dans le champ de recherche des études féministes ainsi qu'une proposition de définition. Ensuite, je présenterai les différents moyens possibles pour l'intégration de l'intersectionnalité dans l'organisation féministe à travers l'idée de répertoires intersectionnels. Par la suite, j'explorerai l'activisme féministe à Québec où il s'agira de présenter les modalités organisationnelles actuelles de l'organisation féministe à Québec pour comprendre comment l'évolution de l'association dépend d'une bonne collaboration intergénérationnelle. Finalement, je présenterai les liens entre les études féministes et les études sur les masculinités. Après l'élaboration de la définition de masculinité, l'objectif est de démontrer les bénéfices d'une collaboration entre ces deux champs de recherche. J'explicitai notamment l'approche adoptée sur la multiplicité des masculinités pour pouvoir justifier les modalités et les intérêts d'inclure également les hommes au sein de l'organisation féministe.

L'intersectionnalité et le mouvement féministe

Dans un premier temps, il convient d'expliquer l'origine du concept d'intersectionnalité afin d'en proposer une définition dans le cadre du mouvement féministe. Le concept d'intersectionnalité a attiré une attention considérable aux niveaux théorique et méthodologique au cœur des groupes féministes. Nous pouvons retracer les premières introductions de l'essence de ce concept aux écrits de l'Afro-Américaine Maria Stewart en 1832, désignant les effets combinés de la marginalisation raciale et sexiste (Bilge et Denis, 2010). Nous pouvons également citer le défi de Sojourner Truth, une ancienne esclave abolitionniste, lancé à une suffragette en 1851 en exposant « the discrepancies between feminist claims, hegemonic understandings of femininity and the conditions of African American women (Bilge et Denis, 2010, p. 3). Le concept d'intersectionnalité a ensuite été popularisé pour la première fois aux États-Unis par Kimberlé Crenshaw en 1989 pour démontrer la marginalisation des intérêts politiques des femmes de couleur « opprimées par un système raciste, capitaliste et sexiste » (Pagé et Pires, 2015, p. 9; Lépinard, 2015). De ce fait, les féministes afro-américaines, symbolisées par le *Black feminism*, ont donc permis de mettre en lumière un biais

d'interprétation théorique majeur concernant la suprématie blanche autour des analyses et études féministes (Bilge, 2014). Pourtant, la question de l'hétérogénéité du groupe « femmes » était déjà discutée dans les années 1970 et 1980 au sein des mouvements féministes (Bilge et Denis, 2010). L'utilisation de certains termes, tels que « double oppression », « double violence » ou « triple jeopardy », reflétait le besoin d'une élaboration théorique et méthodologique pour des groupes intersectionnels spécifiques (Lépinard, 2015).

Le concept d'intersectionnalité offre de nombreuses possibilités de recherche afin de saisir la complexité des relations dynamiques au sein des différents systèmes d'oppression. Par rapport à cela, la triade genre/classe/race est largement considérée comme des « socially relevant locations for study (whose meaning is influenced by their very interconnection) » (Bilge et Denis, 2010, p. 5). Pour aller plus loin, l'intersectionnalité propose l'étude des différents systèmes d'oppression issus de cette triade comme étant simultanés, co-constitués et toujours en interaction (Bilge, 2010). Pagé et Pires (2015) propose ainsi une définition de l'intersectionnalité ancrée dans trois prémisses :

les oppressions (de sexe, de race, de classe, etc.) sont vécues simultanément et il est difficile de les distinguer les unes des autres ; 2) les systèmes d'oppression s'alimentent et se construisent mutuellement tout en restant autonomes ; 3) ainsi, la lutte ne peut être conçue comme un combat contre un seul système d'oppression ; les systèmes doivent être combattus simultanément et ils ne peuvent être hiérarchisés dans la lutte (Pagé et Pires, 2015, p. 9).

L'approche théorique proposée par Pagé et Pires (2015) sur l'intersectionnalité à travers l'analyse de la co-construction et cohabitation des systèmes d'oppression semble nécessaire et pertinente pour mettre à profit la compréhension et l'application de ce concept dans l'organisation féministe. L'intersectionnalité fait donc référence à l'entrecroisement de formes distinctes d'oppression (Collins, 2000). De ce fait, utiliser le concept d'intersectionnalité dans une recherche équivaut à : « "inclure la perspective de groupes diversement marginalisés" et, découlant de cette prémisse, questionner l'"universel", c'est-à-dire l'expérience sociale de groupes dont les privilèges façonnent la norme en fonction de laquelle d'autres groupes sont définis » (Lépinard, 2015, p. 150).

Dans un second temps, la discussion autour de l'inclusion de la diversité au cœur de l'organisation des associations féministes ne peut être envisagée sans l'intégration de l'intersectionnalité. Cette notion sociologique représente une approche « jugée indispensable dans la conduite des luttes féministes, mais également une condition de poursuite du mouvement » (Lamoureux et Mayer, 2019, p. 139). De ce fait, il s'agit de proposer comment une approche intersectionnelle peut être intégrée dans une pensée féministe afin d'encourager l'inclusion de la diversité au Québec. De nombreuses recherches ont démontré que l'intersectionnalité pouvait « être pensée, comprise et traitée de différentes façons dans un même contexte national » (Lépinard, 2015, p. 156 ; Bilge, 2010), notamment au Québec parmi la diversité des organisations féministes telle que l'Association féminine d'éducation et d'action sociale (AFÉAS), le Comité canadien d'action sur le statut de la femme (NAC), la Fédération des femmes du Québec (FFQ) et bien d'autres (Maillé, 2000). C'est pourquoi il semble pertinent d'utiliser l'analyse de Lépinard (2015) qui met en avant l'idée d'un ensemble de « répertoires intersectionnels ». Se basant sur une étude ethnographique parmi des organisations féministes au Québec et en France, l'autrice a élaboré une typologie de quatre répertoires utilisés pour comprendre les questions « des différences entre femmes, de l'intersectionnalité et des modalités d'inclusion d'autres différences que le genre dans leur pratique féministe » (Lépinard, 2015, p. 159).

Le premier répertoire intersectionnel intitulé « *En notre nom* » désigne le besoin d'une reconnaissance intersectionnelle permettant aux différents groupes de femmes d'être représentés par des militantes féministes possédant la même identité raciale, genrée, etc. Ce répertoire sous-entend alors la spécificité de chaque groupe intersectionnel où les femmes doivent présenter une expérience commune et « l'intersectionnalité est donc comprise comme une identité spécifique » (Lépinard, 2015, p. 162)¹.

Le second répertoire « *Femme d'abord* » se caractérise par l'universalisation du genre où l'on considère l'intersectionnalité comme une perspective additive. L'intérêt politique de ce répertoire se situe autour de la recherche d'un facteur commun à toutes

¹ Ce répertoire s'inscrit dans la politique intersectionnelle présentée par Crenshaw soutenant qu'une femme marginalisée selon un axe spécifique doit être entendue et aidée par une femme ayant subi les mêmes formes d'oppression (Lépinard 2015).

les femmes. Ensuite, il s'agit de proposer différentes sous-catégories à l'intérieur de la catégorie principale qui reste « la femme » : « certaines femmes sont plus discriminées que d'autres, en raison de leur origine ethnique ou de leur situation migratoire, mais elles le sont finalement toutes parce qu'elles sont des femmes, et c'est ce qui constitue la base du travail de l'organisation » (Lépinard, 2015, p. 163). En contrepartie le désavantage de ce répertoire, fondé prioritairement sur le genre, « tend à effacer les différences et à ignorer les revendications politiques qui ne peuvent pas prétendre s'attaquer à des questions concernant "toutes" les femmes » (Lépinard, 2015, p. 170)².

Le troisième répertoire « *Définir soi-même sa situation* » est centré sur la reconnaissance individuelle de l'expérience de chaque femme. L'objectif est de reconnaître la singularité des individus tout en respectant et en intégrant ces différences. Les militantes adoptent une écoute attentive et dénouée de jugement afin de permettre une approche plus inclusive selon les diversités raciales ou religieuses des femmes. Toutefois, ce répertoire n'incite pas les militantes à considérer un socle commun fondé sur une identité intersectionnelle qui devrait être intégrée dans la politique de l'association. De ce fait, la question de l'inclusion des groupes de femmes marginalisées au cœur de l'organisation féministe n'est pas prise en considération : « ce répertoire promeut donc une pratique basée sur la reconnaissance des différences, susceptible d'entraîner l'inclusion de l'individu et la reconnaissance de ses différences ethniques ou religieuses, mais sans que l'on y observe de dimension proprement "politique" » (Lépinard, 2015, p. 167)³.

Le dernier répertoire, dit « *la solidarité intersectionnelle* », permet « d'inclure les priorités politiques des femmes appartenant à des minorités et d'améliorer leur représentation au sein des mouvements de femmes » (Lépinard, 2015, p. 167). Le principal objectif est d'impliquer toutes les militantes aux différents enjeux issues des diversités même si celles-ci ne font pas partie des mêmes questions intersectionnelles. Ce répertoire se rapproche étroitement de la « reconnaissance intersectionnelle », mais se distingue dans « l'élaboration d'une politique intersectionnelle à partir du centre (le

² L'universalisation du genre peut ainsi entraîner la marginalisation des groupes de femmes minorisés sans nécessairement induire des pratiques d'exclusion (Lépinard, 2015).

³ Dans le cas d'une organisation féministe en France, on observe des militantes accueillir et conseiller des femmes portant le voile, même si celles-ci suivent une politique pour l'interdiction de porter le voile dans les écoles ou espaces publics (Lépinard, 2015).

mouvement mainstream) plutôt que des marges » (Lépinard, 2015, p. 169). La mixité des expériences et des objectifs politiques de ce répertoire favorise le sentiment de solidarité et démontre ainsi que « le féminisme prend alors la dimension d'un projet de société » (Lamoureux et Mayer, 2019, p. 142)⁴.

Finalement, ces différents répertoires soulignent la complexité du concept d'intersectionnalité selon des objectifs et des motivations politiques ou culturelles spécifiques des organisations féministes. Dans le contexte canadien, le récit dominant autour du multiculturalisme tend à essentialiser les différences culturelles au sein des organisations féministes. De ce fait, il semble primordial que

les organisations féministes doivent trouver de nouvelles ressources, en particulier des récits alternatifs de l'identité féministe détachée de projets nationalistes, afin de créer de nouveaux répertoires d'inclusion qui traiteront les questions soulevées par l'intersectionnalité (Lépinard, 2015, p. 170).

Aussi, nous allons maintenant voir les points importants du militantisme féministe au Québec, dont les différences générationnelles et la présentation d'un portrait représentatif de l'organisation.

Un portrait des féminismes québécois

Le féminisme est un mouvement sociopolitique qui suscite aujourd'hui un éventail très large de réactions au sein des sociétés occidentales. Entre questionnement, curiosité, contestation et revendication, on parle d'un mouvement souvent mal compris et interprété de diverses manières. Mais comment définit-on le mouvement féministe ? Certains peuvent penser que ce dernier représente un bloc homogène avec pour seul objectif l'égalité des droits pour tous, et particulièrement ceux des femmes. Pourtant, il n'existe pas de théorie générale définissant le féminisme, mais bien un ensemble de courants de pensée, chacun alimenté par une époque historique et un contexte socioculturel distinct (Descarries, 2005). Les divers groupes féministes sont partagés sur un ensemble de

⁴ La représentation d'une solidarité féministe forte peut être utilisée par certains groupes de femmes marginalisées et exclues, notamment les travailleuses du sexe : « "Idéalement, j'aimerais que ce soient les féministes qui soient nos alliées. J'ose espérer qu'un jour les travailleuses du sexe vont être considérées comme des femmes et pas juste des femmes victimes", soutient A1 » (Lamoureux et Mayer, 2019, p. 142).

questions épineuses, mais nous pouvons prétendre que les principales sources de questionnement « concernent presque toujours la relation au masculin, au patriarcat et la non-prise en compte de la diversité des réalités féminines de toutes les origines et les contextes sociaux dans le projet émancipateur des groupes de femmes qui peut inclure ou non des hommes » (Hartog et Sosa-Sánchez, 2014, p. 114). C'est pourquoi, je propose d'utiliser la définition de la pensée féministe proposée par Toupin (2003) :

Il s'agit d'une prise de conscience d'abord individuelle, puis ensuite collective, suivie d'une révolte contre l'arrangement des rapports de sexe et la position subordonnée que les femmes y occupent dans une société donnée, à un moment donné de son histoire. Il s'agit aussi d'une lutte pour changer ces rapports et cette situation (Toupin, 2003, p. 10).

Chaque courant féministe cherche donc à expliquer, selon ses propres idéologies, les raisons de certaines positions sociales et les moyens de reconfigurer ces positions⁵.

Pour pouvoir dresser un portrait des féminismes québécois, nous pouvons déjà observer aujourd'hui certaines différences générationnelles. Au début du 20^e siècle, le mouvement féministe a permis de faire jaillir l'étincelle dans le déploiement d'un ensemble de changements organisationnels, politiques, professionnels autour des rapports sociaux de genre comme l'accès des femmes au droit de vote au Québec en 1940, l'accès aux études supérieures dans les années 1960, l'entrée de la première femme au sein de l'Assemblée législative du Québec en 1961 nommée Claire Kirkland-Casgrain, le droit à l'avortement, l'égalité face au marché du travail, etc. (Lamoureux, 1992 ; Henneron, 2005). Toutefois, la lutte n'est pas achevée, et s'est même déployée sur de nombreux fronts avec l'aide de groupes militants de plus en plus diversifiés : « des féministes des années 1970 ont continué à militer, rejointes depuis une dizaine d'années par de jeunes militantes » (Henneron, 2005, p. 95). En effet, sans compter la diversité des courants de pensée existant au sein du féminisme, on constate aujourd'hui un entrecroisement de « générations militantes » (Henneron, 2005). Le fruit de cette cohabitation repose notamment sur le besoin de survie du mouvement féministe à travers des défis de renouvellement et recrutement (Dufour et Masson, 2019). En effet, la pérennité d'un mouvement social dépend de sa capacité à renouveler ses membres et transmettre ainsi la mémoire des actions et victoires déjà acquises⁶. Les nouvelles militantes devront saisir

⁵ Aussi, je privilégierais l'utilisation des expressions symbolisant la pluralité et la diversité comme 'les féminismes', 'le mouvement féministe' ou 'la pensée féministe'.

⁶ Un rapport de pouvoir peut également s'installer entre les deux générations militantes concernant les modes de transmission (Henneron, 2005).

la direction des futures missions du mouvement, et l'on parle ainsi de « renouvellement générationnel » (Henneron, 2005).

Néanmoins, cette cohabitation générationnelle n'est pas sans conséquence sur l'organisation des actions féministes. D'abord, en ce qui concerne les militantes des années 1970 et 1980, le courant féministe était marqué par une période d'institutionnalisation et de spécialisation (Henneron, 2005). Aujourd'hui, ces mêmes militantes continuent d'utiliser un vocabulaire et des étiquettes anciennes, tout en rappelant aux jeunes militantes « qu'elles sont aussi des victimes qui devraient craindre la perte de droits acquis et le retour en arrière » (Maillé, 2000, p. 88)⁷. Or, dès les années 1990, les nouvelles militantes féministes ont senti le besoin de créer des organisations spécifiques plutôt que d'entrer au sein d'organisations féministes déjà existantes comme la revue *Sorcières* (2000-2010), le collectif féministe anticonformiste *Nemesis*, ou la création du blogue *Je suis féministe* (Lamoureux et Mayer, 2019)⁸. Pour les jeunes militantes, le 20^e siècle serait davantage marqué par le glas des mouvements sociaux traditionnels et fait référence à un type d'action collectif qui paraît obsolète. Elles proposent alors de nouveaux répertoires d'action et « cherchent à reproblématiser les enjeux sous des angles différents, révisent les analyses qui ont prévalu dans le passé » (Maillé, 2000, p. 88). Parmi les nouvelles caractéristiques d'organisation, la mise en avant de la mixité constitue la dimension la plus importante dans cette analyse. Cette mixité concerne à la fois les femmes issues des groupes marginalisés et les hommes : « l'ouverture à la différence semble avoir été un processus de prise de conscience très important au cours des années 90 » (Maillé, 2000, p. 104). Ce positionnement accentue la nécessité de penser autrement l'organisation et de rompre avec les anciennes traditions féministes : « si la non-mixité avait été, dans les années 1970, la métaphore de la séparation comme arme de libération, la mixité apparaît comme métaphore de la réconciliation » (Henneron, 2005, p. 104)⁹.

⁷ D'ailleurs, nous pouvons souligner que « les femmes plus âgées sont significativement plus mitigées face au potentiel de l'intersectionnalité » (Pagé et Pires, 2015, p. 38).

⁸ Les jeunes militantes symbolisent le renouveau du mouvement féministe et bénéficient ainsi d'une attention spéciale de la part des médias (Henneron, 2005).

⁹ Nous allons voir plus loin que la mixité entraîne également son lot de questionnement et de problème pour atteindre l'équité, mais ne semble pas constituer un obstacle insurmontable pour les jeunes militantes (Henneron, 2005).

Finalement, nous pouvons affirmer que « le mouvement féministe est un phénomène épisodique qui semble toujours devoir renaître de ses cendres » (Henneron, 2005, p. 96). Afin de proposer l'élaboration d'une organisation militante féministe efficace pour atteindre l'objectif de l'équité et de l'inclusion, il s'agit de redéfinir les champs d'action et les outils conceptuels pour inclure les différences générationnelles : « le rapport générationnel s'inscrit dans un contexte de reconfiguration générale du mouvement féministe dans ses formes de militantisme » (Henneron, 2005, p. 111). Cet enjeu transgénérationnel se pose alors comme l'une des justifications dans l'application de l'intersectionnalité, présentée comme un outil adapté pour les nouvelles générations militantes dans le contexte multiculturaliste du Québec.

Ensuite, nous pouvons évoquer le mode d'organisation ainsi que les principales stratégies d'action de l'association féministe pour pouvoir repenser l'inclusion de la mixité au sein de l'activisme féministe au Québec. L'organisation pourra être pensée ici comme « un moyen de mobiliser pour l'action (on parle alors de ressource organisationnelle) et comme le produit de l'action collective et que sa forme autant que sa puissance dépendent des ressources des agents qui s'attachent à la construire, lesquelles sont inégales » (Fillieule, 2009, p. 21). Quelle forme organisationnelle est alors privilégiée par le mouvement féministe ? La littérature sur ce sujet souligne la mise en place d'une organisation décentralisée et non hiérarchique (Scotto et al., 2008; Fillieule, 2009).

En réalité, les groupes féministes préfèrent adopter des ressources organisationnelles associées aux « nouveaux mouvements sociaux » en rejetant « le modèle de la fédération et l'organisation hiérarchique pyramidale qui prévalait dans le monde associatif. En effet, ils mettent en avant un modèle organisationnel anti-autoritaire et anti-bureaucratique » (Henneron, 2005, p. 105). Cette volonté peut s'expliquer selon le modèle d'organisation genrée présenté par Acker (1990) qui « permet d'analyser les organisations comme des processus genrés dans lesquels l'action des rapports sociaux de genre est masquée par l'idéologie de la neutralité » (Fillieule, 2009, p. 21; Acker, 1990). La motivation derrière ce choix de mode organisationnel réside, dans un premier temps, selon une « logique féminine » définie, non pas comme une identité naturelle, mais bien comme le résultat d'un apprentissage social par l'intermédiaire du corps et issu de

l'oppression du pouvoir masculin. Cette logique s'exprimerait ainsi dans la volonté de s'éloigner d'un modèle androcentrique en cultivant des « structures alternatives permettant l'horizontalité des relations de pouvoir, l'expression de l'émotion, de l'empathie et de l'attention aux autres » (Fillieule, 2009, p. 22)¹⁰. Dans un second temps, ces perspectives redéfinissent également les relations des militantes sur le plan politique. Aujourd'hui, de nombreuses militantes s'avèrent déçues par les interventions de l'État concernant leurs revendications de l'égalité dans un contexte néolibéral. De ce fait, elles estiment que la mobilisation de l'action serait plus efficace dans « la construction de solutions de rechange concrètes dans une perspective plus écologiste et autogestionnaire qu'à la revendication de réformes législatives » (Lamoureux et Mayer, 2019, p. 145).

Concernant les formes de stratégies féministes aujourd'hui, les militantes n'hésitent pas à pratiquer des actions directes et à engendrer certaines confrontations avec « l'État (considéré non seulement comme patriarcal, mais aussi comme raciste et colonial) ou les autres institutions » (Lamoureux et Mayer, 2019, p. 145). Henneron (2005) précise également que « l'originalité des modes de militantisme utilisés par les "nouveaux mouvements contestataires" est l'utilisation conjointe de l'action "coup-de-poing" et de la stratégie d'influence » (Henneron, 2005, p. 105)¹¹. Nous pouvons donner comme exemple la marche « Du Pain et des roses » en 1995 qui a notamment constitué un bond majeur dans le projet d'inclusion des groupes de femmes marginalisés au Québec. Effectivement, cette marche donnait « pour la première fois l'impression à certaines que leurs préoccupations de femmes minoritaires étaient reçues et comprises par les femmes de la majorité » (Maillé, 2000, p. 94). Un autre exemple serait l'organisation d'une manifestation de nuit non mixte en 2005 par *Les Furieuses Fallopes* pour lutter contre les violences sexistes dont le slogan était « les femmes reprennent la nuit » (Henneron 2005). Maintenant, nous allons nous concentrer sur la nature des relations entre les études féministes et les études sur les masculinités afin de mieux cerner les facteurs essentiels dans l'inclusion d'une diversité des masculinités dans l'organisation féministe.

¹⁰ De plus, l'horizontalité des relations favorise l'agentivité et l'« empowerment » des féministes dans leurs diverses actions militantes (Acker, 1990; Fillieule, 2009).

¹¹ L'importance du cyberféminisme ne doit pas être écartée pour cette génération militante où certains auteurs l'assimileraient à une 4^e vague féministe (Lamoureux et Mayer, 2019).

Les féminismes et les masculinités : entre tension et coopération

Depuis la fin des années 1980 et le début des années 1990, l'étude des masculinités, ou l'étude critique des hommes, s'impose en tant que champs de recherche croissant et essentiel dans le domaine des sciences sociales (Connell et Messerschmidt, 2005). Il est étroitement lié aux études féministes, au niveau de son émergence, et également concernant son avenir : « Masculinities scholarship is feminist inspired in its initial emergence and continues to define itself in relation to a feminist sympathetic or more usually an explicitly pro-feminist perspective » (Beasley, 2013, p. 108; Connell, 2005)¹².

Les études sur les masculinités reconnaissent aujourd'hui deux voies principales de recherche dans les sciences sociales. Dans un premier temps, l'intérêt est porté sur la manière dont la masculinité façonne les pratiques sociales des hommes au croisement des pratiques discursives et matérielles, de la subjectivité et des relations de genre (Hartog et Sosa-Sánchez, 2014). L'apport majeur de cette première direction dans ce champ de recherche se situe autour de la représentation des masculinités selon un cadre socioculturel et historique déterminant (Kimmel, 1994). En effet, de nombreux auteur-ric-e-s ont adopté l'idée selon laquelle « masculinity can be understood as relational process for men, not a determining cause » (Waling, 2019, p. 103). Elle rejoint ainsi l'approche de Butler (2019) qui s'écarte d'une vision du genre comme prédéterminant dans les diverses pratiques sociales. De ce fait, la façon dont la masculinité est appréhendée par Connell et Messerschmidt (2005) permet de s'écarter d'une potentielle essentialisation. La masculinité représente alors « not a certain type of man but, rather, a way that men position themselves through discursive practices » (Connell et Messerschmidt, 2005, p. 841)¹³. De ce point de vue, la notion d'agentivité occupe une place très importante dans la définition des masculinités et féminités puisqu'elle constitue

¹² Toutefois, nous pouvons noter une légère dissonance sur les motivations politiques : « Where Feminist and Sexuality Studies stand as examples of political thinking which put forward and connect with the marginalised categories they are said to speak for (women and non-heterosexual sexualities, respectively), Masculinity Studies writers do not take up the cause of masculinity » (Beasley, 2013, p. 113).

¹³ Connell et Messerschmidt (2005) précise qu'en considérant le nombre important de recherche aujourd'hui sur les masculinités, on ne peut nier l'existence d'une grande confusion conceptuelle et une tendance à l'essentialisation.

« a conditional possibility for negotiating discourse and subjectivity » (Waling, 2019, p. 100).

Dans un second temps, la recherche d'un type de masculinité spécifique est entreprise en appliquant un ensemble de modèles et de catégories aux hommes (Waling, 2019). La motivation dans la recherche d'une description spécifique de masculinité émane depuis la reconnaissance d'une hiérarchie des rôles sexués entre les hommes et les femmes, mais principalement entre les hommes eux-mêmes (Kimmel, 1994; Connell et Messerschmidt, 2005). Depuis cette observation, les études sur les masculinités « furent identifiées en termes de pluralité des hommes, probablement pour se distinguer du caractère androcentrique universaliste des sciences de l'Homme » (Hartog et Sosa-Sánchez, 2014, p. 115). Ainsi, cette seconde voie a permis de mettre en lumière le modèle de masculinité hégémonique, un concept pivot dans les études sur les masculinités (Connell, 2005). Ce modèle peut être défini aujourd'hui tel que : « Hegemonic masculinity was understood as the pattern of practice that allowed men's dominance over women to continue » (Connell et Messerschmidt, 2005, p. 832). Cette forme de masculinité a subi de nombreuses critiques, notamment sur son manque de considération de l'agentivité des hommes et d'une subjectivité réflexive. Cependant, elle constitue un apport considérable dans la compréhension des études sur le genre et des relations de pouvoir (Demetriou, 2015; Waling, 2019). C'est pourquoi, l'apport de la conceptualisation du modèle de masculinité hégémonique se situe dans l'intégration d'une vision historiquement dynamique du genre dans laquelle il est impossible d'effacer le sujet (Connell et Messerschmidt, 2005).

Le projet d'une intégration des masculinités dans l'organisation féministe présente de nombreux enjeux malgré la reconnaissance d'une avancée théorique sur la mixité chez les jeunes féministes évoquée précédemment. D'un côté, il est admis que la naissance d'un militantisme mixte a été favorisée par « la (relative) diminution des inégalités entre femmes et hommes, par la généralisation de la mixité dans les différentes sphères sociales et par la légitimité que les femmes ont acquise dans la sphère publique grâce aux mobilisations des années 1970 » (Jacquemart, 2013, p. 51). De plus, la mixité permettrait d'établir une coopération florissante sur le plan politique puisqu'on y observe

une place radicalement différente entre les hommes et les femmes (Trat, 2006). L'approche intersectionnelle combinée aux études sur les masculinités permettrait une plus grande légitimité pour le mouvement féministe par le biais d'alliances politiques, même s'il faut reconnaître que cela pourrait engendrer une reconfiguration des revendications (Lamoureux et Mayer, 2019).

D'un autre côté, l'attachement envers une multiplicité d'identités genrées dans les études sur les masculinités « sits rather awkwardly alongside declared commitments to feminism » (Beasley, 2013, p. 571). L'un des inconvénients majoritairement cités dans les difficultés d'une mixité se situe sur l'inégale visibilité des hommes et des femmes dans l'association (Jacquemart, 2013). D'ailleurs par rapport à la notion de privilèges, des recherches démontrent d'un côté la prise de conscience des hommes de leur domination, et d'un autre côté la recherche de stratégies conscientes ou inconscientes de « résistances » à l'égalité des sexes (Devreux, 2004 ; Jacquemart, 2013). Ces constatations déstabilisent alors fortement la cohérence d'un engagement féministe masculin puisqu'ils exercent eux-mêmes la domination contre laquelle ils luttent.

En résumé, la mixité n'a pas le même sens pour les hommes et les femmes (Dupuis-Déri, 2008), et de ce fait elle n'est pas étudiée sous les mêmes perspectives : « tandis que la position spécifique des femmes est appréhendée par le prisme de la domination matérielle subie, la position spécifique des hommes est comprise en termes d'identité et de rôle social » (Jacquemart, 2013, p. 56). Le maintien d'une relation complexe entre les masculinités et les féminités peut être expliqué dans la persistance d'une vision réductrice où la féminité est comprise comme un manque de masculinité dans de nombreux domaines sociaux (politiques, professionnels, académiques, etc.) ce qui engendre une relation dualiste et non égalitaire : « This is because masculinity and femininity are not just constructed in relation to each other; their relation is dualistic » (Paechter, 2006, p. 7; Scotto et al., 2008). Néanmoins, ces relations sont construites dans un cadre socioculturel et historique précis ce qui laisse supposer la possibilité d'une reconfiguration profonde des structures sociales (Connell et Messerschmidt, 2005). C'est pourquoi le militantisme féministe entre femmes et hommes « implique un travail

permanent de réajustement afin d'éviter, au maximum, la reproduction des rapports de pouvoir entre hommes et femmes » (Jacquemart, 2013, p. 54).

Pour proposer des solutions dans le projet de cette reconfiguration, on doit pouvoir envisager les études sur les masculinités sous un angle nouveau. Les masculinités devraient davantage être explorées, non pas sur la détermination d'une forme spécifique de masculinité, mais plutôt sur les manières dont leur capacité d'agentivité auprès d'engagements féministes pourrait être entreprise. Cette perspective favoriserait ainsi la compréhension sur « the complex nature between men's lived experiences and structural and systematic forces of gendered power relations » (Waling, 2019, p. 102). D'ailleurs, plusieurs auteurs (Paechter, 2006; Dupuis-Déri, 2008) évoquent la proposition d'un processus de « *disempowerment* » : « c'est-à-dire de réduction du pouvoir qu'ils exercent sur les femmes individuellement et collectivement, et d'une mise à disposition pour les féministes, dont ils se constitueraient auxiliaires » (Dupuis-Déri, 2008, p. 153). Ce processus engage les masculinités à prendre conscience de certains privilèges, pour ensuite atténuer l'emprise d'une domination axée sur le genre sur les autres individus.

Conclusion

Pour conclure, l'articulation des différents concepts mobilisés, soit l'intersectionnalité, le mouvement féministe et les masculinités, offre des perspectives intéressantes et pertinentes dans la proposition de formes d'organisations alternatives pour l'association féministe au Québec. D'abord, la notion d'intersectionnalité se déploie sur plusieurs plans puisqu'elle permet de penser conjointement la construction, le développement et les interactions des différents systèmes d'oppression sociales, notamment à partir de la triade genre/race/classe, dans un contexte donné (Bilge et Denis, 2010; Pagé et Pires, 2015).

Ensuite, l'intégration de l'approche intersectionnelle dans l'organisation féministe peut s'opérer selon différents modèles de répertoires intersectionnels pouvant s'adapter ou se combiner selon les motivations sociales ou politiques (Lépinard, 2015). D'ailleurs, afin de répondre aux potentiels enjeux dû aux relations de pouvoir et aux difficultés

d'intégration de l'approche intersectionnelle, la combinaison des répertoires « *Définir soi-même sa situation* » et « *Solidarité intersectionnelle* » semble fournir une bonne piste théorique et empirique. Penser conjointement intersectionnalité et féminismes permet de penser le projet de justice sociale, notamment parce que « la volonté d'une société différente qui serait davantage juste, égalitaire et inclusive repose sur une conception plus radicale du changement social » (Lamoureux et Mayer, 2019, p. 144). Par rapport à cela, l'association des études féministes et des études sur les masculinités apporte un avantage majeur dans ce projet de justice sociale, car

un regard féministe enrichit les études sur les masculinités et une sensibilité aux conditions masculines semble un pas nécessaire pour freiner certains problèmes que les femmes affrontent dans la vie quotidienne en montrant à la fois la nature relationnelle des rapports de genre (Hartog et Sosa-Sánchez, 2014, p. 116).

De ce fait, l'intégration des masculinités permet d'envisager une reconfiguration des relations sociales et genrées dans l'organisation féministe¹⁴, mais ce changement ne peut s'accomplir à la condition d'une prise de conscience de l'agentivité des masculinités : « Giving up masculinity can thus be personally empowering; maybe it is not so difficult or contradictory to 'empower men to disempower themselves' » (Paechter, 2006, p. 9). Pour pallier ce besoin, il faut également proposer une boîte à outil conceptuel efficace pour considérer la complexité des relations parmi les membres d'un groupe féministe, dont l'intersectionnalité serait un bon point de départ pour répondre à ces enjeux. Par ailleurs, l'intersectionnalité représente l'un des répertoires que peut utiliser une organisation féministe, et non pas le seul (Jacquemart, 2013; Lépinard, 2015).

Pour finir, la dimension du genre représente un support conséquent puisqu'il permet de faire le lien avec les autres concepts mobilisés, soit l'intersectionnalité, le mouvement féministe et les masculinités. Le processus de construction et compréhension du genre représente une boucle constante dans l'histoire : « Les êtres humains font et refont le sexe, le genre et la sexualité, avec des implications à la fois sociales, politiques, culturelles, juridiques et économiques » (Coburn, 2017, p. 10). Aujourd'hui, la notion de performativité du genre (Butler, 2019) s'avère être très bénéfique pour le mouvement féministe afin de limiter les potentiels dérapages au sein d'un mouvement prônant l'égalité

¹⁴ De plus, l'association de l'approche intersectionnelle et des études sur les masculinités permet d'apporter « un regard nouveau qui permet de mieux saisir la diversité des formes de dominations structurelles et socioculturelles que subissent différents groupes sociaux » (Hartog et Sosa-Sánchez, 2014, p. 113).

des droits ainsi qu'une justice sociale globale (Baril, 2007). De plus, Connell (2005) appuie une conception de perceptions subjectives du genre, car elles dépendent elles-mêmes d'une construction culturelle.

Nous pouvons conclure en affirmant que l'intersectionnalité s'insère parfaitement dans l'entreprise de propositions d'organisations alternatives féministes incluant la diversité genrée en précisant la nécessité de construire des formations et proposer des outils adéquats pour permettre la mise en application et les pistes de réflexion (Pagé et Pires, 2015). En effet, l'activisme féministe québécois doit pouvoir énoncer un processus de reconfiguration à travers « l'appropriation de nouveaux outils technologiques, la prise en considération d'identités multiples ou l'établissement d'alliances avec des organisations non mixtes » (Dufour et Masson, 2019, p. 1).

MÉDIAGRAPHIE

- Acker, J. (1990). Hierarchies, jobs, bodies: A theory of gendered organizations. *Gender & society*, 4(2), 139-158.
- Baril, A. (2007). De la construction du genre à la construction du « sexe » : les thèses féministes postmodernes dans l'œuvre de Judith Butler. *Recherches féministes*, 20(2), 61-90.
- Beasley, C. (2013). Mind the gap? Masculinity studies and contemporary gender/sexuality thinking. *Australian Feminist Studies*, 28(75), 108-124.
- Bilge, S. (2010). Recent feminist outlooks on intersectionality. *Diogenes*, 57(1), 58-72.
- Bilge, S. et Denis, A. (2010). Introduction: Women, intersectionality and diasporas. *Journal of intercultural studies*, 31(1), 1-8.
- Bilge, S. (2014). Whitening intersectionality. *Racism and sociology*, 5, 175.
- Butler, J. (2019). *Trouble dans le genre : le féminisme et la subversion de l'identité*. La découverte.
- Coburn, E. (2017). Défaire et refaire le sexe, le genre, la sexualité. Le sujet intersexe, trans et queer. *Socio. La nouvelle revue des sciences sociales*, (9), 9-31.
- Collins, P. H. (2000). *Black feminist thought: Knowledge, consciousness, and the politics of empowerment*. Routledge.
- Connell, R. W. (2005). *Masculinities* (2^e éd.). Polity.
- Connell, R. W. et Messerschmidt, J. W. (2005). Hegemonic masculinity: Rethinking the concept. *Gender & society*, 19(6), 829-859.
- Demetriou, D. Z. (2015). La masculinité hégémonique : lecture critique d'un concept de Raewyn Connell. *Genre, sexualité & société*, (13).
- Descarries, F. (2005). Le mouvement des femmes québécois : état des lieux. [The Women's Movement in Quebec: The Current State of Affairs]. *Cités*, 23(3), 143-154.
- Devreux, A.-M. (2004). Les résistances des hommes au changement social : émergence d'une problématique. *Cahiers du Genre*, (1), 5-20.
- Dufour, P. et Masson, D. (2019). Où en est le militantisme féministe aujourd'hui?. *Recherches féministes*, 32(2), 1-12.
- Dupuis-Déri, F. (2008). Les hommes proféministes : compagnons de route ou faux amis?. *Recherches féministes*, 21(1), 149-169.
- Dussuet, A., Flahault, É. et Loiseau, D. (2013). Le genre est-il soluble dans les associations féministes ? Introduction. [Can Gender Disappear in Feminist Groups?]. *Cahiers du Genre*, 55(2), 5-17.
- Fillieule, O. (2009). Chapitre 1 / Travail militant, action collective et rapports de genre. Dans O. Fillieule et P. Roux (dir.), *Le sexe du militantisme* (vol. 1, p. 23-72). Presses de Sciences Po.
- Hartog, G. et Sosa-Sánchez, I. (2014). Intersectionnalité, féminismes et masculinités : une réflexion sur les rapports sociaux de genre et autres relations de pouvoir. *Nouvelles pratiques sociales*, 26(2), 111-126.
- Henneron, L. (2005). Être jeune féministe aujourd'hui : les rapports de génération dans le mouvement féministe contemporain. [Being a Young Feminist Today: The Generation Relationships in the Contemporary Feminist Movement]. *L'Homme & la Société*, 158(4), 93-111.
- Hines, S. (2019). The feminist frontier: On trans and feminism. *Journal of Gender Studies*, 28(2), 145-157.
- Jacquemart, A. (2013). L'engagement féministe des hommes, entre contestation et reproduction du genre. [Men in Feminist Movements: Caught between Contesting and Reproducing Gender]. *Cahiers du Genre*, 55(2), 49-63.
- Kimmel, M. S. (1994). Masculinity as homophobia: Fear, shame, and silence in the construction of gender identity. Dans H. Brod et M. Kaufman (dir.), *Theorizing masculinities* (p. 119-141). Sage Publications.
- Lamoureux, D. (1992). Nos luttes ont changé nos vies. L'impact du mouvement féministe In G. Daigle & G. Rocher (Eds.), *Le Québec en jeu : Comprendre les grands défis* (pp. 693-711). Presses de l'Université de Montréal.
- Lamoureux, D. et Mayer, S. (2019). Portraits de féministes francophones du xxi^e siècle au Québec. *Recherches féministes*, 32(2), 129-148. <https://doi.org/10.7202/1068343ar>

- Lépinard, É. (2015). Praxis de l'intersectionnalité : répertoires des pratiques féministes en France et au Canada. [Praxis of Intersectionality: Repertoires of Feminist Practices in France and Canada]. *L'Homme & la Société*, 198(4), 149-170.
- Maillé, C. (2000). Féminisme et mouvement des femmes au Québec. Un bilan complexe. *Globe*, 3(2), 87-105.
- Paechter, C. (2006). Masculine femininities/feminine masculinities: Power, identities and gender. *Gender and education*, 18(3), 253-263.
- Pagé, G. et Pires, R. (2015). *L'intersectionnalité en débat : pour un renouvellement des pratiques féministes au Québec*. UQAM.
<https://sac.uqam.ca/upload/files/publications/femmes/RapportFFO-SAC-Final.pdf>
- Pagé, G. (2017). La lente intégration du queer au féminisme québécois francophone : douze ans de résistance et le rôle de passeur des Panthères roses. *Canadian Journal of Political Science/Revue canadienne de science politique*, 50(2), 535-558.
- Scotto, M.-J., Sappe, R. et Boyer, A. (2008). Réussir la diversité du genre. Une expérience de développement de l'égalité professionnelle femme/homme dans le secteur de la construction, souvent considéré comme « masculin » : l'exemple de CARI, entreprise de BTP dans les Alpes Maritimes. *Management & Avenir*, 18(4), 18-41.
- Toupin, L. (2003). *Les courants de pensée féministe*. Tremblay.
- Trat, J. (2006). La responsable féministe, la « mauvaise tête » dans les organisations mixtes. Note de recherche. [The Feminist Organizer: The "Odd One Out" in Mixed Organizations]. *Cahiers du Genre*, HS 1(3), 143-158.
- Vuille, M., Malbois, F., Roux, P., Messant, F. Et Pannatier, G. (2009). Comprendre le genre pour mieux le défaire. *Nouvelles questions féministes*, 28(3), 4-15.
- Waling, A. (2019). Rethinking masculinity studies: Feminism, masculinity, and poststructural accounts of agency and emotional reflexivity. *The journal of men's studies*, 27(1), 89-107.